



Un imaginaire de chien

THÉÂTRE • Puisant dans la force du récit, Guillaume Béguin évoque notre humanité fragile à travers la banale destinée d'un chien.

CÉCILE DALLA TORRE

Guillaume Béguin a récemment mis en scène un diptyque, quasiment sans texte, questionnant notre rapport à l'animalité. A travers le jeu très physique de ses comédiens dans la peau de nos cousins primates, il scrutait avec *Le Baiser et la morsure* la naissance du langage, qui nous différencie d'eux. Puis à travers *Le Théâtre sauvage*, il montrait l'importance que revêt la culture pour déjouer l'irrépressible barbarie de nos sociétés dites civilisées.

Voilà une dizaine d'années que le metteur en scène puise aussi dans les textes du Norvégien Jon Fosse une source d'inspiration féconde pour évoquer la solitude, la séparation, le vide existentiel, etc. *Je suis le vent*, dialogue entre deux hommes naviguant sur les flots, dont l'un des deux seulement reviendra, exprimait le renoncement au monde mais aussi la force du lien humain.

Mettre en scène *Le Manuscrit des Chiens III* du dramaturge norvégien semble donc s'inscrire dans une démarche cohérente, à laquelle s'ajoute cette fois-ci la conquête d'un jeune public à qui les pièces de la compagnie De Jour Comme de Nuit n'étaient jusque-là pas destinées.

Haktor, le chien de bateau

Créée l'an passé au TPR de La Chaux-de-Fonds, terre natale du metteur en scène, la pièce était à l'affiche du Théâtre Am Stram Gram à Genève il y a quelques jours, avant Vidy-Lausanne le mois prochain. La trame de ce troisième volet d'une trilogie théâtrale pour jeune public (publiée chez L'Arche) consacrée à un récit de chien? Après Webster, le chien d'appartement, et Olav, chien solitaire, le héros ou plutôt anti-héros du *Manuscrit des Chiens III* se prénomme Haktor.

Haktor n'est pas un chien comme les autres. C'est un chien de bateau – le caboteur Le Fou de Bassan. Il n'est plus



Le *Manuscrit des Chiens III* de Jon Fosse touche aux grandes questions de la vie: vieillesse, solitude, exclusion. PABLO FERNANDEZ

tout jeune, mais son maître, le Capitaine Phosphore, ne l'est plus non plus. Des élans de jeunesse poussent-ils soudainement ce dernier à adopter une jeune chienne frétilante, dans l'idée peut-être de faire des chiots? Toujours est-il que Loliletta finira par monter à bord du navire et sérieusement bousculer les habitudes de vie de son nouvel entourage – avant de n'être finalement plus qu'un mauvais souvenir pour Haktor et le Capitaine Phosphore.

Les mots simples décrivant la nécessité de remplacer un chien vieillissant, avec les inéluctables défaillances entraînées par l'âge, pourraient émaner non pas d'un canidé mais de quiconque verrait sa place menacée, au sein de la famille ou ailleurs: un aîné détrôné par l'arrivée d'une petite sœur, une épouse malmenée par l'intrusion d'un(e) amant(e).

«Je cherche une écriture simple et concrète et j'espère toucher en même temps aux grandes questions de la vie»,

écrivait Jon Fosse, qui aborde là des sentiments universels tels que la jalousie ou l'abandon via les thèmes de la vieillesse, de l'exclusion et de la mise au ban.

Monologue intérieur

Le jeune spectateur ne saisira peut-être pas tous ces différents niveaux de lecture. Mais peu importe, car il y mesurera sans doute la force du lien unissant Haktor au Capitaine Phosphore. Ce lien puissant d'amour ou d'amitié si cher à l'enfance, forcément intelligible et reconnaissable entre tous.

Les plus jeunes seront aussi probablement séduits par l'humour dû à la personification du chien. Car si l'homme joue l'animal, les tics canins caractéristiques font sourire, lorsque la brave bête vient par exemple se coucher sur le lit du Capitaine, tournant mille fois sur elle-même avant de trouver sa position idéale.

Ce qui en revanche dérouterait peut-être, c'est cette capacité d'un texte théâtral à faire

travailler l'imaginaire, qu'exacerbe la mise en scène de Guillaume Béguin. Car si *Le Manuscrit des Chiens III* met en présence quatre personnages – Haktor, le Capitaine Phosphore, le moussaillon Einar et la jeune chienne Loliletta –, s'entremêle à leurs dialogues directs non seulement la voix du narrateur, mais aussi celle, intime, du chien lorsqu'il livre son monologue intérieur.

C'est cette dimension troublante du récit, porté avec sensibilité par Guillaume Béguin, associé à la Compagnie du Gaz (Françoise Boillat, Jean-Louis Johannides, Johanne Kneubühler et Laurence Maître), qui surprend, nous emmenant vers d'autres rivages que ceux de la scène. Une capacité, proche du conte, à nous faire naviguer au-delà des fjords norvégiens, mais surtout à ériger amour, amitié et fidélité en piliers fondateurs de l'humain. I

Du 28 avril au 10 mai, Vidy-Lausanne, rés. ☎ 021 619 45 45, www.vidy.ch

Derniers soubresauts du corps

DANSE • A l'ADC, à Genève, «Mexican Corner» ausculte violence et drogue au Mexique.

Au sol, un corps lutte, se cabre, bondit à la vitesse de l'éclair, semblant échapper à l'attraction terrestre. Sous l'emprise de la drogue, ses convulsions et ultimes soubresauts disent l'urgence d'en découdre. Ce corps est celui d'Aladino Rivera Blanca, danseur et chorégraphe mexicain avec qui Frank Micheletti a créé sa pièce, *Mexican Corner*, à voir à la Salle des Eaux-Vives de l'ADC jusqu'à dimanche.

Avec sa compagnie Kubilai Khan Investigations, basée à Toulon, le chorégraphe français à la crinière de dreadlocks s'attaque ici à un sujet de société propre à la réalité mexicaine, qu'il a côtoyée de près lors d'une résidence de création sur place. Un thème ardu, tant la violence exprimée par les corps dansants heurte, quand bien même elle est sans doute loin de refléter celle, réelle, qui régit les milieux de la drogue au Mexique.

Dans un langage chorégraphique mêlant harmonieusement gestuelle urbaine et contemporaine, le trio d'interprètes, complété par le danseur mozambicain Idio Chichava, campe aussi les rapports de force entre dealers et acheteurs. Un corps toise l'autre, l'étreint par une accolade roublarde avant de signer quasiment son arrêt de mort. Le corps devient ce corps marchandise, un corps ballotté, en transit, qu'on mène ou qu'on maltraite dans la poussière du désert, ou sur le macadam des autoroutes mexicaines filmées par le chorégraphe, dont les images viennent se greffer parfois au mouvement. Une pièce documentaire coup de poing, faite de fulgurances et de résonances sur le narcotrafic mexicain. CDT

Jusqu'au 29 mars, ce soir 20h30, sa 19h, di 18h, Salle des Eaux-Vives, 82-84 rue des Eaux-Vives, Genève, rés. ☎ 022 320 06 06, www.adc-geneve.ch

EN BREF

ROCK TOUAREG, CAVE 12 (GE)

Mdou Moctar fait chanter le désert

On sait les sables du Sahara fertiles en riffs de guitares enivrants: Tinariwen, Tamikrest, Bombino, Group Doueh et Group Inerane en fournissent la preuve. La Cave 12 reçoit dimanche une star du blues-rock touareg: Mdou Moctar (guitare, chant), accompagné de Madassane Ahmoudou à la guitare et Ahmed Jabre Mahmoud à la batterie. Des mélodies et rythmiques hypnotiques qui sont en passe de conquérir le monde. Un dimanche soir rêvé. RMR

Di 29 mars, 21h, Cave 12, 4 rue de la Prairie, Genève. www.cave12.org

FOLK À L'ÉPICENTRE (GE)

Les «roots» de Leyla McCalla

Leyla McCalla joue du banjo, du violoncelle et chante divinement le blues et le folk créole ou cajun. Née à Haïti, l'Américaine se produit samedi à l'Épicentre. Nous l'avions rencontrée en 2013 (www.lecourrier.ch/mccalla). Immanquable! RMR

Sa 28 mars, 20h30, Epicentre, 61 ch de Mancy, Collonge-Bellerive. www.epicentre.ch

Fantômes nippons à l'opéra

FESTIVAL ARCHIPEL • Le compositeur genevois Xavier Dayer présente dimanche à Genève un opéra adapté des «Contes de la lune vague après la pluie» de Mizoguchi.



Le classique de Mizoguchi, 1953. DR

BENOÎT PERRIER

Un final à ne pas manquer. Dimanche, le festival Archipel se conclut au Victoria Hall avec la première suisse, en version de concert, des *Contes de la lune vague après la pluie* du compositeur genevois Xavier Dayer.

Créée à Rouen il y a une semaine et programmée en mai à l'Opéra comique, l'œuvre s'inspire du film du même titre de Kenji Mizoguchi. Dans ce classique de 1953, deux hommes partis chercher fortune

en ville ne réussissent qu'à attirer la tragédie sur leurs familles respectives; au passage, l'un des deux s'éprend d'une princesse fantôme.

Le compositeur se rappelle avoir été «bouleversé» à la découverte du long-métrage; marqué par «sa suspension poétique du temps et de la narration». De tels chocs esthétiques sont fréquents pour Xavier Dayer, qui a basé plusieurs œuvres sur la poésie de Fernando Pessoa. Expériences «qu'on souhaite retraverser, car on sent qu'elles ont une fécondité possible, détaille-t-il. Pas en tant que modèle pour une construction, mais comme image qui habite.»

En 2009, envisageant un projet avec la Fondation Royaumont (établie dans une abbaye du Val-d'Oise), Xavier Dayer s'est souvenu du film de Mizoguchi. Initialement, l'intention était de réaliser un spectacle pour le jeune public. Le musicien insiste: ses *Contes* à la scène sont autonomes et «pas du tout un commentaire du film de Mizoguchi» (par ailleurs projeté au Grütli jusqu'à mardi). Il n'est pas évident pour un compositeur aujourd'hui de se positionner

face à la dimension narrative du genre lyrique. Mais Xavier Dayer a voulu relever le défi d'un récit franc, là où ses œuvres dramatiques précédentes relevaient selon lui plutôt d'une «méditation scénique».

Autre gageure, traiter la voix d'opéra. Xavier Dayer l'a travaillée en paliers: de la déclamation théâtrale jusqu'au chant ornementé, en passant par le récitatif. Une gradation «employée comme métaphore de ce qui arrive aux protagonistes, dévoile le musicien. Plus on s'approche du mélisme, plus le personnage s'oublie. Prisonnier de son désir, il chante.»

Enfin, si le jeune public n'est plus la cible première de l'opéra, Xavier Dayer voit une continuité de ce thème dans le rôle qu'il attribue à l'ensemble instrumental présent sur scène. «Personnage muet, l'orchestre subit comme en enfant toutes les courbes émotionnelles de la narration.» Une proposition prometteuse, qu'on jugera sur pièce, dimanche. I

Di 29 mars, 17h, Victoria Hall, Genève. Loc: Service culturel Migros, Biletterie Ville de Genève (0800 418 418), www.archipel.org ou sur place 1h avant le concert.



PRIX, FRANCOPHONIE

Eugène Ebodé distingué

L'écrivain et collaborateur aux pages littéraires du *Courrier* Eugène Ebodé (à gauche sur la photo), a obtenu le Grand Prix d'Afrique Noire pour *Souveraine Magnifique*. Un livre en forme de dialogue, à la fois poétique et violent, sur le génocide rwandais (notre édition du 11 octobre 2014). Cette distinction lui a été remise par l'Association des écrivains de langue française (ADELF), à l'occasion d'une cérémonie qui s'est tenue dans le salon Léopold Sédar Senghor, au siège de l'Organisation Internationale de la Francophonie à Paris. Lors de son allocution, l'auteur camerounais a tenu à ce que son prix soit restitué aux autres lauréats, la Vaudoise Anne-Sophie Subilia qui s'est vu remettre le prix ADEL-AMOPA pour *Jours d'agrumes* (Ed. de l'Aire, 2013). MAM/FLORE ONISSAH

«Il y a des prix littéraires qui ne récompensent pas un auteur, mais qui reviennent à une nation. Puisque *Souveraine Magnifique* parle du Rwanda et du génocide des Tutsis qui a eu lieu en 1994, il me semble que la distinction littéraire qui m'a été accordée est une piqûre de mémoire pour qu'on n'oublie pas ceux qui ont été découpés par la haine et par les machettes.» Signalons également, parmi les autres lauréats, la Vaudoise Anne-Sophie Subilia qui s'est vu remettre le prix ADEL-AMOPA pour *Jours d'agrumes* (Ed. de l'Aire, 2013). MAM/FLORE ONISSAH

Eugène Ebodé, *Souveraine Magnifique*, Ed. Gallimard, 2014.

www.lecourrier.ch/ebode